



ALIA CARDYN

UNE VIE  
À T'ATTENDRE

ROMAN

« Pour son premier roman, Alia Cardyn  
raconte une vraie histoire de femme. »

Béa Ercolini, *Elle Belgique*



« Aussi haletant que *Maman a tort*, de Michel Bussi »

*« Je suis petite, si petite dans ces lieux silencieux. Je connais la nature des silences et celui-ci n'est pas bon. Il est le dernier souffle d'une maison qui s'est vidée, précipitant ma perte. Je les appelle et en réponse, ce silence implacable. Où sont-ils ? Je m'apprête à poser le pied sur cette marche mais j'ai déjà compris. Dans quelques secondes, je cesserai d'être une enfant. »*

Qui devient-on dans une vie où des parents disparaissent mystérieusement ? Rose a six ans quand la tragédie se produit. Dans ce quotidien bouleversé, elle grandit avec sa version de l'histoire, qui l'étouffe.

Qui Rose serait-elle aujourd'hui si elle ne pensait pas qu'ils l'ont abandonnée ? C'est la question que se pose celui qui l'a toujours aimée.

À Bali, seize ans après leur disparition, Rose découvre quelques mots sur un carton. Commence alors un périple haletant. Les indices qu'elle va petit à petit accumuler lui permettront-ils de dépasser une enfance brisée ?

## « UN PREMIER ROMAN (...) AUDACIEUX ET ÉMOUVANT. »

AURÉLIA DEJOND, MARIE-CLAIRE BELGIQUE



Diplômée en droit et en sciences politiques, **Alia Cardyn** est une ancienne avocate. Depuis huit ans, elle exerce comme coach et conférencière en Belgique et à l'étranger. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteur de livres pratiques.

ISBN 978-2-36812-106-1



9 782368 121061

**18,00 €**  
Prix TTC France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

## L'avis des Lectrices Charleston

« Comment peut-on abandonner son enfant ? Comment peut-on disparaître sans laisser de traces ? Que dissimule le passé de Rose ? Autant de questions qui trouvent leur réponse dans un dénouement surprenant. »

Mélusine Huguet, du blog *Carnet Parisien*

« Une histoire entre roman et enquête, entre suspense et révélation, entre amour et trahison. »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« Une histoire touchante, émouvante. »

Alison Penglaou, du blog *My Little Anchor*

« Le lecteur est embarqué dans un tourbillon de souvenirs, entre passé, présent et futur. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Un roman précis dans les détails qui décuplent les sentiments et sensations. »

Noëlline, du blog *La pause librairie*

Édition française publiée par :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016  
17, rue du Regard  
75006 Paris - France  
contact@editionscharleston.fr  
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-106-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter à @LillyCharleston.

Alia Cardyn

UNE VIE  
À T'ATTENDRE

*Roman*

  
CHARLESTON

*À mes enfants  
J'ai toujours eu ce rêve  
Que l'histoire que je construis chaque jour avec vous soit un  
tremplin dans votre quête de bonheur  
Merci de m'avoir choisie.*

Ton souffle danse dans mon cœur, danse dans mes reins  
Scande les mouvements qui m'emportent au loin  
Il m'unit à toi d'un fil frêle, délicat  
Il vient me dire sois libre et ne pars pas  
Sous mes mains il y aura le calme et la joie  
Et puis dans tes yeux, quelqu'un qui croit

## Prologue

**E**n silence, je vide mes poumons pour faire place à la vie. J'inspire, je retiens mon souffle et je pousse. J'entends les cris « plus fort, encore, encore ». Je garde les yeux fermés. Je ne veux pas les voir, je dois rester toute proche de lui. Je pousse longtemps, l'oxygène se tarit. Il n'y a plus un soupçon d'air sain en moi quand finalement j'ouvre la bouche pour respirer. Je pense aux prochaines minutes, à cette rencontre que j'ai tant de fois imaginée. Si je suis allongée ici aujourd'hui, c'est sans doute par chance. Rien ne m'y prédestinait. Les contractions reprennent. J'inspire profondément car je veux le rencontrer cet enfant. Je pousse et l'on s'agite autour de moi. Une tête passe. On m'encourage à soutenir l'effort. Est-ce que je souhaite saisir mon enfant moi-même ? L'attraper pour être pour toujours les premières mains qui le touchent ? Je ne sais pas. L'émotion comme l'air vient gonfler mes poumons. Une seule question m'habite en réalité : comment devient-on mère quand on n'a pas été enfant ? Je me sens vide, aucun héritage à transmettre. On me presse de décider. Est-ce que je veux le tirer hors de mon ventre ? Je ne

suis pas prête. Tout mon corps dit non et a retenu le plus longtemps possible celui à naître.

Comment devient-on mère quand on n'a pas été enfant ? Je tente de me rassurer, je me rappelle une phrase. *Il y a des jours où on aime et d'autres où on apprend à aimer*. Si la nature ne fait pas son œuvre et que mon cœur reste froid, j'apprendrai. En un éclair, je m'imagine responsable de ce petit être. Je panique. J'ai peur qu'on compte sur moi. L'angoisse recouvre ma poitrine comme une chape de plomb. Je n'ai pas le temps de m'en dégager qu'il est déjà là, naissant d'une mère bien imparfaite. Je touche sa peau chaude et huileuse et l'attrape là, juste sous les bras. Je le sens s'échapper, glisser de mes mains. Je crie que j'ai peur de le lâcher. Dans un ultime effort, je l'attire à moi et lui donne vie. On le dispose tout gigotant et humide près de mon sein. Il est rose mais ne pleure pas. Dans son regard sérieux, je reprends mon souffle et je commence à vivre moi aussi. Il ne fait pas de bruit. On le prend quelques minutes pour le laver et l'examiner. Il est en parfaite santé. Je regarde ces mains étrangères qui le langent habilement. Une voix m'explique qu'il est mieux dans les bras de sa mère. Je me redresse dans le lit et tente de remettre en place les quelques tissus qui couvrent encore mon corps.

On l'enfouit sous le drap, à même ma peau nue. Je sens la chaleur de mon fils et j'en pleure. Je l'ai cherchée si longtemps. Cette chaleur.



# PARTIE I

*C'est l'incertitude qui nous charme. Tout devient merveilleux dans la brume.*

*Oscar Wilde*



1.

*Dix-huit ans plus tôt, le 18 septembre 1995*

*J*e suis petite, si petite dans ces lieux silencieux. Je connais la nature des silences et celui-ci n'est pas bon. Il est le dernier souffle d'une maison qui s'est vidée, précipitant ma perte. Je les appelle et, en réponse, ce silence implacable. Je cours pieds nus, traverse les couloirs, visite chaque pièce, mais rien. Je sens les larmes mouiller mes joues et j'ai mal au ventre à en crever. J'ignorais qu'on pouvait avoir si peur. Où sont-ils ?

*Je m'apprête à poser le pied sur cette marche, mais j'ai déjà compris. Dans quelques secondes, je cesserai d'être une enfant. Je pense à ma mère, à combien il fait froid loin d'elle. Mon cœur se serre, mais la course doit continuer. C'est mon destin. Ma jambe se déplie au ralenti et mon pied touche le bois, faisant perdre à mon enfance ses derniers droits.*

Il lui faudrait une vie pour s'en remettre. C'est ce que tout le monde raconte dans le village. Les gens débattent et la même

conclusion s'impose à chaque fois : la petite est foutue. Ils regardent au loin sur la colline et pointent du doigt la vieille demeure des Champion. Elle et son unique habitante sont au centre de l'actualité locale. Cette bâtisse que l'on admire au détour d'une promenade abrite désormais un mystère. Quand on prend le temps de l'observer, ce qui frappe en premier lieu est la majestueuse prairie qui s'étend devant elle et forme une pente vers le village. Cette disposition particulière permet de l'admirer de loin et presque de tous points. Comme si l'on avait su qu'un jour, elle aurait besoin d'être à son avantage pour faire les gros titres de la presse. Les badauds s'arrêtent pour la contempler, peut-être rêver l'espace d'un instant à ce que serait leur vie au sommet de la colline. Mais justement, on connaît maintenant le sort réservé à ses hôtes : la séparation, la mort sans doute, le déchirement, c'est certain. Au sommet de la pente verte, se dressent des murs anciens enserrant de larges fenêtres et une grande porte cochère. Une terrasse en bois enlace la maison et accueille une balancelle, quelques fauteuils en rotin sur lesquels ont été oubliés des coussins jadis colorés. Si la prairie n'était pas si vaste, on pourrait apercevoir une petite tête blonde postée à l'une des fenêtres. Elle scrute le parc qui l'entoure. Elle guette et cherche sans repos. Dehors, la police s'affaire pour inspecter le terrain et relever les indices. Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Comment cet homme et cette femme, deux parents en plus, ont-ils pu se volatiliser ? C'est maintenant que tout le village réalise, les absents ont réussi l'exploit de rester inconnus dans une paroisse d'une centaine d'habitants. Ils ont beau interroger leur mémoire pour tenter d'aider les enquêteurs mais non, rien ne vient. À part un *bonjour* ou un *au revoir* et *merci* à la pharmacienne ou à la boulangère du coin, le couple était plutôt taiseux. C'est

à peine si les voisins pourraient décrire Gabrielle et Charles Champion. Ils avaient le physique qui va avec leur discrétion. Des années à se croiser sans se connaître, de politesse en politesse, les villageois ont tissé les trames de ce mystère.

Rose a six ans et découvre le pire. Ses parents ont disparu. Pourquoi ? On l'ignore. On cherche de bonnes raisons, car on ne peut vivre avec les mauvaises. On la regarde, cette blondinette, et on se dit que ce n'est pas possible, il doit forcément y avoir une explication, une qui nous permette de dormir la nuit et de croire que le monde est bon.

Les progrès des enquêteurs étaient entravés par un fait aussi important que surprenant. La famille Champion était parvenue à créer un vide complet autour d'elle. Monsieur et madame étaient enfants uniques. La branche Champion concevait difficilement et n'avait pu accueillir qu'un seul miracle en la personne de Charles. Quant à l'épouse, Gabrielle, c'est la fuite d'un père qui expliquait l'absence de fratrie, sa mère l'ayant courageusement élevée seule. Le vide semblait s'être ensuite propagé à toute vitesse. Les parents Champion étaient orphelins depuis peu. On pourrait parler d'une famille éradiquée si cette petite ne se tenait pas là, toute droite, au milieu des policiers empressés. Rose était le sujet de toutes les discussions, mais personne n'y prêtait vraiment attention. Pieds nus sur le tapis persan, elle observait les policiers fouiller dans les tiroirs et interroger le personnel de maison. À cette heure-ci, elle devait être à l'école pour apprendre la lettre *i*. Elle imagina ses camarades déclamer en chœur « *iiiiiiiiiiii* » et les envia.

Le désert affectif des Champion s'étendait à leurs agendas respectifs. Ils ne contenaient aucun autre rendez-vous que les visites médicales, rappels administratifs et séances de

manucure de madame. Pas de collègue. Monsieur et madame étaient rentiers. L'esthéticienne, le coiffeur ? Quelle femme ne leur confie pas quelques secrets ? Il fut laborieux d'obtenir leurs adresses, car comme de nombreuses villageoises, Mme Champion était convaincue qu'il fallait parcourir quelques kilomètres pour bénéficier d'un service digne de celui de la capitale. Et difficile de dire vers quelle ville son choix s'était porté. Un stagiaire suggéra la voie électronique : « Chef, basons-nous sur les données bancaires relatant les paiements effectués ? » Ernest Jaco sourit aimablement. À la soixantaine, il en avait vu des petits jeunes faire des suggestions sorties de la série télévisée de la veille, donnant l'impression d'une idée brillante alors qu'il s'agissait simplement de la procédure à suivre dans pareille enquête. Pourtant, il ne les rembarrait jamais. On a trop besoin de policiers motivés, répétait-il. Il l'encouragea : « Excellente idée Gaspard, va donc analyser les données disponibles ». Ce début de piste fut rapidement délaissé, le coiffeur et l'esthéticienne identifiés débitèrent la même rengaine que tout le monde : madame était réservée, presque invisible, avaient-ils tenu à préciser.

Depuis son arrivée, le chef ruminait surtout une question : dans combien d'heures faudrait-il trouver un lieu d'accueil pour la petite ? Il avait du flair pour ce type d'affaires et les chances de retrouver Gabrielle et Charles Champion lui paraissaient minces. Il n'osait même pas croiser le regard de la fillette. Sa réputation d'homme expérimenté et compétent le précédait partout mais il pouvait encore se tromper. Du moins, c'était ce qu'il espérait en se grattant nerveusement la moustache. Ils allaient les trouver, se répétait-il, comme si ce mantra était capable d'influencer la tournure de l'enquête.

Une autre difficulté décourageait les enquêteurs. Ils ne parvenaient pas à s'accorder sur le moment de la disparition. La veille, au cours de la nuit ou même au petit matin ? Le personnel de la maison était externe, une équipe composée d'un homme à tout faire, René, et de son épouse, Louise, en charge du ménage et de la préparation des repas. Ils s'étaient présentés à huit heures, tenus à une ponctualité irréprochable. Comme à chaque sortie de week-end, ils avaient découvert un léger désordre, les lits défaits, quelques traces de chocolat sur une rampe, des miettes de pain autour de la table de la cuisine et une pile de vaisselle laissée à leur intention. La maison semblait vide, monsieur et madame étaient partis conduire leur fille à l'école, avaient-ils pensé. Ils avaient commencé à ranger quand ils avaient entendu des pas à l'étage. Ils avaient conclu que l'un d'eux était resté et s'étaient remis immédiatement à la tâche. Mais il fallait écouter les pas avec plus d'attention pour réaliser que ceux-ci étaient légèrement plus sautillants, plus légers que ceux d'un adulte. Dans leur certitude commune, ils s'étaient pressés : elle au linge, lui à réparer la vieille chaudière pour la deuxième fois en un mois, agacé que monsieur ne se résigne pas à la remplacer. Quelques minutes plus tard, aux alentours de huit heures vingt, la petite était descendue.

Rose s'était levée tôt ce matin-là. Après une rapide toilette, elle s'était habillée et avait arpenté la maison à la recherche de ses parents, en vain. Elle avait déjà fait le tour de la demeure trois fois avant huit heures pour finalement choisir de se terrer sous les couvertures du lit parental, les rêver là couchés près d'elle et se mêler à leurs odeurs.

C'est le bruit au rez-de-chaussée qui l'avait sortie de sa mélancolie. Son cœur avait bondi de joie. Ils étaient revenus !

## *Une vie à t'attendre*

En posant le pied sur la dernière marche de l'escalier, Rose avait aperçu au loin la silhouette familière de Louise. Elle avait appelé quand-même. Maman ? Papa ? En écho le silence. Maman ? Papa ? Louise et René l'avaient rejointe. Ils s'étaient agités autour de la petite et avaient essayé de comprendre. Il fallait informer la police au plus vite.

Vers neuf heures, le chef avait débarqué avec son équipe. Il était désormais quatorze heures et toujours rien. Rien ne pouvant expliquer pourquoi, dans cette belle bâtisse, il y avait une enfant sans parents.

Et s'ils ne revenaient pas ? Scruterait-elle pour toujours les moindres détails de leur dernière soirée ? Le plat préparé par sa mère, les regards et les quelques mots échangés ? Tous ces indices qui n'en sont pas. Quelle histoire Rose retiendrait-elle ? Étaient-ils morts ou partis ? Était-ce sous la contrainte ou sur un coup de tête ? Pire, une décision mûrement réfléchie ?

Au fond, quand décide-t-on d'abandonner son enfant ?



## 2.

*Le 1<sup>er</sup> juillet 2012*

**J**e nous observe debout dans ce face-à-face silencieux, affaibli par un long combat et je me demande si j'ai vraiment essayé. Je rejoue mentalement cette dernière scène avant le départ d'Arthur. La tristesse dans son regard ne me fait pas plier. Il passe une main dans ses cheveux pour se donner une contenance et je me rappelle leur parfum la première fois qu'il a posé la tête sur moi. Il l'avait appuyée là, juste à l'orée de mon cou. À ce moment-là, tout était encore possible. J'ai pensé que je pourrais réussir, devenir un être ordinaire qui s'engage dans une relation et la trimballe dans les étapes classiques de la vie. Je me suis imaginée en robe de mariée, avec un ventre rond et j'ai vu nos trois enfants. Puis mon sourire s'est mué en rictus moqueur. J'avais tant de fois échoué ! Comment pouvais-je encore espérer ? Je ne parvenais même pas à faire une liste exhaustive de mes incapacités à aimer. En premier, il y avait bien sûr la peur que l'autre parte. Une peur qui me tenait le ventre dès qu'il passait la porte et ne me relâchait telle une proie

épuisée qu'à son retour. Elle me rendait anxieuse, spectatrice impuissante des pires scénarios. Je le voyais trébucher et glisser sous une rame de métro ou victime d'un accident de voiture. Les moyens de transport représentaient clairement ma plus grande source d'inspiration. Bizarrement, je n'imaginai jamais Arthur partir avec une autre. Cette créativité morbide avait malmené notre relation dès le départ, le privant progressivement de sa liberté. Il avait tenu bon malgré tout. J'avais une bonne excuse, me répétait-il, tentant sans doute de s'en convaincre. N'importe quel psychologue de comptoir pourrait justifier ce comportement excessif par la tragédie de mon enfance. Mais au fond de moi, je savais que je pouvais faire mieux, que si je l'avais réellement aimé, je lui aurais offert plus que cette cage dorée.

Au nombre de mes incapacités, il y avait aussi la fureur, sorte de nappe phréatique qui trempe les fondements de mon être et gronde les dimanches pluvieux. Mais grandir en orphelinat, ça fâche, m'excusait-il encore. Et moi de profiter de sa bonté dans un confort coupable. Je restais là dans une relation qui m'allait aussi mal qu'une robe taille empire et j'attendais qu'il craque pour ne pas être la fautive, celle qui renonce à nouveau.

Il y a une musique au loin. Je me force à la murmurer dans ma tête pour me distraire de la rupture qui se dessine sous mes yeux. Quel est le titre encore ? Cet air classique a ironiquement ponctué mon enfance. Je cherche. Oui, c'est cela. *L'Ode à la joie* comme bande son du dernier épisode de cette histoire amoureuse. La vie ne manque pas d'humour.

Dans une dernière tentative d'apaisement, il avance une main vers mon visage et je le rejette encore en reculant d'un pas. Voilà comment je suis face à un homme qui m'aime, une bête sauvage qui fuit dès qu'on l'approche. Contrairement à mes craintes,

il n'est finalement pas mort, alors je pulvérise les derniers liens qui nous unissent. Je suis lassée de ce scénario qui se répète, mettant en forme les failles de ma personnalité. Il plisse ses grands yeux sombres pour me sonder tel un objet mystérieux. Il est blessé. Comme tous les autres. Une larme s'égaré sur sa joue. Je voudrais tant pouvoir réagir autrement, mais sa souffrance me relègue derrière un mur de glace qui me préserve de toute sensation. C'est toujours ainsi. Un dernier éclat de voix suivi d'une porte qui claque met un point final à une relation ratée.

Voilà ce que je suis devenue. Une Rose qui essaie, une Rose qui lutte contre elle, puis qui échoue inexorablement.

C'est sur ce constat que j'ai décidé de partir. J'ai empilé mes affaires et forcé le cuir de ma valise pour qu'elle accueille plus qu'elle n'a jamais ambitionné. Oscar, un vieil ami, m'avait offert à plusieurs reprises de séjourner un temps dans sa propriété balinaise proche de la ville d'Ubud. Dans un élan, j'ai acheté un billet et je me suis enfuie aussi rapidement que les formalités le permettaient. Comme dans mes rêves, je me suis envolée pour une contrée reculée, un endroit où la tiédeur vous berce tel un fœtus dans le ventre de sa mère. Le voyage était long, mais chaque minute avait le mérite de me séparer davantage de tout ce qui me définissait, mes études, mes échecs et l'homme qui venait de quitter ma vie.

À travers le hublot, j'aperçois un champ de nuages blancs moelleux, un monde douillet en miroir à celui dans lequel je me suis réfugiée. Je ne crois pas être désagréable. Non, peut-être juste un peu lointaine, absente. Comme si j'avais finalement décidé de partir avec eux cette nuit-là en laissant derrière moi un corps animé, un être sans âme voué aux alliances funestes. Je ne ressasserai pas cette dernière rupture qui fait écho à tant

d'autres. C'est la meilleure manière d'avancer. Non, en réalité, c'est la seule que j'ai trouvée. Et puis, parler à qui ? Je me vois mal sympathiser avec les deux inconnus assis à mes côtés dans l'avion. L'homme à ma gauche dort depuis deux bonnes heures, un filet de salive reliant délicatement le col de son veston à sa lèvre inférieure. Celui assis à ma droite tape frénétiquement sur un clavier, additionnant les lettres sur l'écran à une vitesse désarmante. Je parviens à m'extirper de mon siège sans sortir M. Salive de son sommeil et me dirige vers les toilettes. Dans le miroir, mes vingt-deux ans me taillent un visage plus adulte, affiné par le temps. Je passe un peu d'eau fraîche sur mes joues et respire profondément. Une fois le col de ma chemise replacé, je tente de la défroisser et la rentre dans mon pantalon. Je persévère en réajustant la bride de mes sandales en cuir et remarque un petit éclat dans le vernis rouge qui égaie mes pieds. Je saisis ma trousse pour arranger cela. C'est mon côté perfectionniste. Je ne supporte pas ce genre de petite négligence. Je me sens à nouveau sereine en passant le pinceau sur l'ongle dégarni. La couleur rouge inonde le point blanc et le couvre uniformément. Il est temps de regagner mon siège, une voix aseptisée annonce un atterrissage imminent. Alors que je marche vers ma rangée, une main m'arrête et au bout de celle-ci un jeune homme d'une vingtaine d'années.

— C'est pour vous, dit-il simplement.

Il me tend une enveloppe, affichant un sourire discret, histoire de rester poli sans s'engager plus.

— Mais, je... bredouillé-je.

Je m'apprête à lui dire qu'il se trompe de destinataire, que je ne le connais pas et que je n'attends pas d'enveloppe, mais l'hôtesse m'enjoint de regagner mon siège en pointant du doigt le voyant allumé « attachez vos ceintures ». Je me résous

à m'asseoir, décidée à tirer cette situation au clair dès l'atterrissage. Je retourne l'enveloppe blanc crème pour tenter de l'ouvrir sans laisser de trace, mais elle est scellée. Des initiales *HB* sont gravées dans la cire rouge. Je fais la liste rapide de mon entourage mais cela ne correspond à rien. Je suis sur le point de la déchirer quand je me ravise. Devrais-je la restituer intacte ? Pour tempérer mon impatience, je me répète qu'il suffit juste d'attendre quelques minutes. Je me redresse dans mon siège et boucle ma ceinture, surprise par tant de maturité.

Les vents au sol déstabilisent l'appareil au dernier moment et les roues heurtent le tarmac avec force. Mes deux compagnons de voyage s'agitent déjà sans prêter attention aux consignes de rester assis. Je jette un regard discret vers l'arrière de l'avion pour situer mon inconnu, mais ne distingue que la moitié de son visage, le reste est dissimulé derrière un journal. Il affiche une barbe de quelques jours, ses cheveux bruns tombent en pagaille dans ses yeux et son pull vert bouteille est flanqué de deux pièces en daim pour renforcer les coudes. J'ai toujours apprécié ce genre de petits détails. Ma surprise face à l'enveloppe m'avait distraite du charme du messenger. Je m'apprête mais en vain, je n'ai pas dormi depuis vingt heures et ma rupture récente est encore imprimée sur mon visage. Les passagers se lèvent pour rassembler leurs affaires. Je me joins à l'agitation générale, je ne veux pas le manquer. C'est sans compter M. Salive qui prend un temps infini pour ranger des documents dans une serviette visiblement trop étroite.

— Monsieur, pourrais-je passer s'il vous plaît ? Je suis pressée, dis-je timidement.

— Tout le monde est pressé mademoiselle, me répond sèchement celui qui ne l'était pas tant que ça quelques instants plus tôt.

Je dois encore patienter quelques interminables secondes avant de pouvoir me lever. J'essaie de me frayer un chemin vers l'arrière de l'avion jusqu'au siège du bel inconnu. Vide. Comment a-t-il pu quitter l'appareil en si peu de temps ? Je le cherche tout autour, sans succès. Cette situation m'intrigue de plus en plus. Même s'il s'agit certainement d'une erreur, ce semblant d'aventure m'a séduite. L'espace d'un instant, je me suis imaginée agent secret à qui un charmant collègue confie une mission, parcourant le globe, affrontant l'inconnu, contrainte à d'agréables réunions de travail au crépuscule sur une plage déserte. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens animée mais, l'homme mystérieux évanoui dans la nature, je dois me résoudre à quitter l'avion en passagère ordinaire. Je le cherche du regard mais il est absent à chacune des étapes du parcours classique. J'accélère le pas, comme si je pouvais le rattraper alors que j'ignore où il se trouve. Une personne lui ressemble et je sursaute. Mais que m'arrive-t-il ? Au point de contrôle, je ne relâche pas mes efforts, c'est une des dernières opportunités de l'intercepter. Je me décale dans la file pour détailler les passagers qui s'y sont engagés et je l'aperçois. Il présente passeport et visa à la douane. Mon rythme cardiaque s'accélère. Pour être honnête, je vois plutôt un coude mais pas n'importe lequel, il est flanqué d'une pièce en daim. Un coude dans cette mêlée turbulente, un coude et je reprends espoir. En réalité, je me trompe, mes yeux veulent me faire espérer : ce n'est qu'une veste posée sur le bras d'un homme qui n'a ni l'âge ni la taille de celui que je cherche.

Décue, je termine la valse des vacanciers sans trop d'espoir : réception de la valise, sortie de l'aéroport et embarquement dans un taxi. Deux heures de route m'attendent.

### 3.

*Le 18 septembre 1995*

**H**enri se concentrait pour mettre bout à bout la succession d'énigmes que constituait la conversation de ses parents, mais le sujet restait flou. Ils s'exprimaient par bribes, lançant des regards navrés au petit. Sa mère affichait un air grave depuis le début du dîner et son père marmonnait à voix basse. Ils semblaient inconfortables, comme s'ils voulaient répondre à une question mais se heurtaient à leur ignorance. Impuissants.

— Vous parlez de quoi ? demanda Henri.

— Mon chéri, je ne sais pas comment aborder cela mais...  
essaya sa mère.

Elle se frotta les mains nerveusement et supplia son mari du regard.

Ces dernières heures, son cœur de maman avait été mis à rude épreuve. Comme toutes les mères du village, elle ressasait les mêmes questions. Comment la gamine va-t-elle survivre à la perte de sa maman ? Comment une mère peut-elle

partir, vivre, respirer sans la chair de sa chair ? Pourquoi la vie nous met-elle face à de tels drames ? Comment puis-je épargner mes enfants ? Elle était loin, plongée dans cette réflexion anxieuse quand Henri tenta à nouveau d'en savoir plus.

— Papa ?

— C'est à propos de ta camarade de classe. Rose. Rose Campion, tenta son père en butant presque sur chaque mot.

On voyait que le sujet était douloureux, mais il parvint à achever :

— Il est arrivé quelque chose à ses parents, mais on ignore encore quoi. Ils ont disparu.

Sans exiger plus de détails, Henri quitta la table pour se réfugier dans sa chambre. Il connaissait bien Rose, dans sa classe depuis trois ans. De nature discrète, elle se révélait tout autre une fois le portail de l'école franchi. Sa personnalité lui avait valu le surnom de soleil. C'est ainsi que les autres l'avaient appelée un jour de mauvais temps. Et le surnom était resté. Rose avait dû très tôt s'adapter à deux mondes différents, la maison où les êtres et les mots se font rares et l'école où la vie prend sa revanche avec les cris et les autres. Elle avait tenté de prendre le meilleur des deux univers, flâner de longues heures dans la demeure victorienne, courir dans le grand parc et découvrir un temps qui s'étire à l'infini. Et puis, à l'école, rire, se heurter aux limites et voir sa liberté rabotée par une maîtresse ou un camarade. Elle avait pris goût à ces contraintes qui naissent des autres, autant de murs auxquels elle aspirait quand, sur la prairie verte, les heures devenaient interminables.

Henri se rassura, les parents de Rose allaient revenir. Les adultes s'inquiètent vite. Il arrive même qu'ils s'énervent pour



une simple trace de boue sur un pantalon du dimanche ! D'un geste rapide, il ôta ses chaussures et s'allongea sur son lit, les bras en croix. Des taches de rousseur révélées par le soleil parsemaient son visage d'enfant. Il ferma les yeux et unit ainsi pour un instant ses longs cils. Les dernières vingt-quatre heures avaient été mouvementées, le mystère de Rose n'était pas la seule énigme de son quotidien agité. Avec un peu de repos, il oublierait vite. Dormir pour ne plus penser. Dormir jusqu'à revoir le soleil. Son soleil.

Au service des Campion depuis toujours, Louise s'était spontanément proposée pour s'occuper de Rose.

— Commissaire Jaco, avait-elle supplié, il s'agit certainement d'une erreur, les parents vont revenir. On ne va pas mettre la fillette à l'orphelinat dès ce soir ? Laissez-lui l'opportunité de digérer les événements. On ne peut pas détruire tout son monde en un jour ! Qui serait assez cruel pour vouloir cela ?

Louise était une femme forte, physiquement et mentalement. Il émanait bonté et douceur de ce visage rond, encadré par une masse de boucles rousses. Comment résister ? Le commissaire, un tendre aussi, n'en avait pas envie. Cette affaire le préoccupait, il s'acharnait à multiplier les ordres et les heures supplémentaires sans que cela donne la moindre piste. Et ce n'est pas la nuit blanche qui l'attendait qui changerait le cours des choses. Ernest Jaco en avait vu dans sa carrière des cas compliqués, mais il y avait toujours au moins un élément qui pointait dans une direction. Ici, rien. Alimentant une culpabilité tenace, il se répétait que, si proche de la retraite, il avait dû manquer quelque chose. C'est vrai qu'à son âge, la vue baisse et le cerveau a besoin de plus de temps pour fonctionner efficacement. Chaque nouvelle heure réduisait son pouvoir

d'action et les rapprochait du pire alors il pouvait bien faire un peu de zèle, oublier quelques dispositions et céder pour rendre le destin de la petite moins tragique. Rose fut donc confiée à Louise pour profiter une nuit encore de la vieille demeure aux grincements familiers.

Pour la dernière fois avant longtemps, la petite se dirigea vers la salle de bains parentale. Ses pieds glissèrent sur le parquet chaud et dans une marelle improvisée, elle prit soin de faire chanter la latte flottante que René tardait à réparer. À chaque nouvelle saison, son père insistait pour que la latte soit fixée et René répondait invariablement que cela serait fait sans attendre. Ce même échange se jouait toujours entre deux portes, chaque homme tenant son rôle, Charles Champion celui du garant de la qualité des lieux, et René, celui de l'homme à tout faire prêt à accepter toutes les missions sauf une, une exception qui perpétuait cette valse de la demande et de l'inaction. René ne pouvait pas rompre sa promesse, celle de conserver coûte que coûte la latte en l'état. Aucun des deux hommes n'osait aborder le fond du problème et risquer de mettre en péril cet équilibre délicat. Il aurait fallu se hasarder à la confrontation, d'une part faire le compte des saisons écoulées sans la réparation pour monsieur et, d'autre part, expliquer l'engagement secret pour René. Par lâcheté ou sagesse, ils évitaient l'affrontement et la latte perséverait dans une mélodie à laquelle tous s'étaient accoutumés.

Comme beaucoup de filles de sa classe, Rose était fine et sportive. Son teint clair légèrement rosé et ses cheveux ondulés offraient un tableau délicat. Elle était grande pour son âge, ce qui lui permettait de faire sa toilette dans une salle de bains d'adultes, à condition d'être aidée du petit escabeau

fabriqué par Charles, une de ses rares réalisations. Elle monta dessus, ses pieds nus à plat sur le bois travaillé par son père. Goûtant à cette caresse, elle se rappela ses efforts pour affiner la surface afin qu'elle soit la plus douce pour sa fille, peut-être pour qu'elle ait le sentiment de se hisser chaque jour sur ses mains à lui, la portant à bonne hauteur pour apercevoir son reflet dans la glace. Rose tourna le vieux robinet et initia une série de gestes anodins, se débarbouiller le visage, brosser ses dents, dénouer ses longs cheveux. Autant de mouvements qui deviennent cruels quand l'autre disparaît. Avant, quand Rose se préparait au coucher, sa maman était assise sur le bord de la baignoire et son père lui criait du fond du couloir de ne pas oublier de peigner ses cheveux vingt fois comme le faisaient sa mère et sa grand-mère avant elle. C'était dans leurs bras à tous les deux que s'achevait la journée avec une histoire, parfois deux, la voix calme de sa mère, les baisers déposés sur son front par son père. Leurs odeurs et leurs corps tièdes.

Chaque minute de ce rituel nocturne était habitée par eux, chaque minute signifiait désormais leur absence. Qu'avait-elle pu donc faire pour qu'ils renoncent à elle ? Dans les heures qui avaient suivi la disparition, elle avait d'abord ressenti une profonde tristesse. Elle avait tout de suite pensé à un accident et à leur mort. Sinon, comment expliquer la situation ? Elle regardait le monde s'agiter dans sa maison et l'impuissance s'emparer d'elle car que peut-on faire face à la mort de ceux qu'on aime ? Puis, au détour d'une remarque anodine, le doute avait surgi, comme une porte de sortie. Et s'ils n'étaient pas morts, s'ils étaient juste... partis ? Elle s'était engouffrée dans la brèche et n'avait plus voulu lâcher ce nouvel espoir. Mais à six ans, c'est chose impossible de voir le mal dans ses parents, ils sont des héros, des dieux, ils sont parfaits. Oui, elle

pouvait espérer qu'ils soient toujours en vie, quelque part sur terre, mais ce serait au prix de la douceur. Et c'est ainsi que sa tristesse infinie se mua en colère. Si ses parents n'étaient pas les méchants qui l'avaient abandonnée alors c'était forcément elle qui avait commis une faute, elle qui les avait fait fuir et c'est cette logique particulière qui guidait désormais ses pensées. Quand avaient-ils arrêté de l'aimer et choisi de vivre une autre vie loin d'elle ? Rose ressassait ces questions en se regardant dans le miroir. Son regard s'était durci en une journée. Un dégoût la gagnait, il prenait la forme d'une violence qui brûle le ventre et donne envie d'hurler. Une férocité qui lui fit lever le poing pour le cogner dans la glace et briser son reflet en autant de morceaux que son être. Le sang glissa sur son poignet et poussé par la gravité, termina sa course en tachant sa robe de nuit blanche brodée d'oiseaux.

Alertée par le bruit, Louise la rejoignit dans la salle de bains. Elle essuya délicatement les taches et pensa les blessures. Elle ne parut pas choquée par le sang, elle comprenait. Elle faisait partie de ceux qui pensent que rien ne sert de parler quand la douleur est forte. Louise n'avait pas eu la chance d'être mère, mais elle en avait clairement l'instinct. Elle prit la petite contre elle, sans un regard pour la robe de nuit rosie et lui raconta encore une fois sa naissance, ses premiers pas, sa première purée, ses premiers mots. Tous ces moments auxquels elle avait assisté de loin, comme la Louise qui s'occupe de tenir la maison. Avec des mots simples, Louise lui murmura que la suite n'était pas toute tracée, qu'elle ne serait pas toute seule. Rose n'écouta pas vraiment ce soir-là, mais une partie d'elle se laissa imprégner par la mélodie de cette phrase répétée encore et encore, telle une prière destinée à influencer le cours de son histoire : « S'il te plaît, laisse les autres t'aimer. »

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Une vie à t'attendre**  
Alia Cardyn



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON